

La botanique rousseauiste : une « *partie locale et passagère* »¹ du moi ?

Pierre Landou

pierre.landou [arobase] ac-grenoble.fr

Les lectures purement *botaniques* des écrits et de la pratique botaniques rousseauistes appartiennent au passé. Il demeure légitime d'étudier les prédilections végétales de l'auteur du *Contrat Social* au titre de l'histoire des sciences². Ce n'est toutefois pas la lecture que nous retenons ici.

Ce qui nous intéresse pour expliquer la pratique botanique rousseauiste, c'est comment un seul et même être parvient à s'identifier, ou se réidentifier, à travers le temps. Le problème est classique et relève de la métaphysique : être soi-même, pour l'humain, c'est être identique à soi par-delà les changements temporels et être reconnu ou se reconnaître comme tel. Le moi cumule ainsi possibilité du changement *et* constance. Or la reconnaissance de soi par les autres ou par soi-même, pose problème quand, comme pour Rousseau, surtout après 1762, les représentations qu'autrui se forme de nous sont en décalage massif avec les représentations que nous nous formons de nous-mêmes. De ce décalage procède une douleur morale que redouble chez Rousseau celle d'un exil physique, puis d'un exil intérieur valorisé géographiquement dans les *Rêveries du Promeneur solitaire* par le motif littéraire de l'île du lac de Bienne.

L'hypothèse de lecture que nous proposons donc à la sagacité du lecteur est la suivante : la pratique – et l'écriture – de la botanique, pour Rousseau, après 1762, reviennent à certifier, à ses propres yeux, la consistance d'un moi menacé de fragmentation. Cette certification de continuité préserve le moi de n'être qu'une simple juxtaposition de parties temporelles hétérogènes. Une conséquence, heureuse parce qu'inespérée, en découle : la pratique de la botanique occasionne fortuitement une expansion du moi. Soi et soi-même sont ainsi, chez l'auteur des *Rêveries*, précairement réconciliés, et la pratique de la botanique serait davantage qu'une partie locale et passagère du moi rousseauiste.

1. La pratique de la botanique certifie la persistance temporelle du moi.

1. Botanique et mémoire

Rousseau rencontre la botanique à différents moments de son existence, mais aucune de ces rencontres, à l'exception peut-être de celle de l'île de Saint-Pierre,

1 Une fleur, écrit Rousseau dans ses fragments pour un *Dictionnaire des termes d'usage en Botanique*, « est une partie locale et passagère de la plante ». Cf. ROUSSEAU, *Oeuvres complètes*, vol. IV, p. 1223 – 1224. Pour les œuvres de Rousseau, nous abrégeons leur indexation en : cf. ROUSSEAU, *OC*, suivi du numéro de volume, du titre de l'œuvre (ou de la mention « *opus citatum* » quand il s'agit de l'œuvre citée dans la note immédiatement précédente) et de la page dont est extraite la citation.

2 Une littérature secondaire désormais abondante est consacrée à la question. Dans cette perspective, on lira Bernadette BENSUADE-VINCENT & Bruno BERNARDI (dir.) (2003), Jean-Marc DROUIN (2008), Guy DUCOURTHIAL (2009) et les articles de Henry CHEYRON dans Raymond TROUSSON & Frédéric S. EIGELDINGER (dir.) (2006).

n'arrive à point. La botanique est donc avant tout une affaire d'occasions manquées³. Ce désaccord entre l'ordre chronologique d'une biographie et la valeur des événements qui la traversent est noté par l'auteur des *Confessions*, à propos de ses nouvelles amours végétales : « *maintenant que j'écris ceci, me voilà comme un vieux radoteur engoué d'une étude inutile où je n'entends rien, et que ceux même qui s'y sont livrés dans leur jeunesse sont forcés d'abandonner à l'âge où je la veux commencer* »⁴. La difficulté que rapporte Rousseau est un enjeu philosophique thématique dans l'*Émile* : un ordonnancement heureux de l'existence supposerait de pouvoir différer certains événements qui surviennent de manière prématurée ou, parfois, trop tardive. L'ordre contingent de la biographie masque un ordre moins fortuit et plus secret, qu'il est heureux mais rare, sinon impossible, de retrouver. Rousseau s'adonnant à la botanique à partir de 1762 forme donc le contre-point de l'élève de son traité pédagogique. Pour *Émile*, tout vient à point. Les événements ne sont pas contigus mais continus : l'ordonnancement de sa croissance est à la fois élémentaire et nécessaire. Mais un tel élève est chimérique, ce que la préface de l'*Émile* ne manque pas de rappeler. La situation humaine est plutôt celle de son auteur : manquant les occasions et ne pouvant les rappeler – rigueur chronologique oblige – autrement que par des artifices ou des biais involontaires. La botanique est l'une de ces médiations, où la concentration sur la fleur à étudier se répercute en échos biographiques heureux. L'intermittence temporelle de la botanique dans la vie de Rousseau ne constitue donc pas une raison d'en négliger la valeur ontique.

Se remémorant la promenade de la Saint-Louis du 25 août 1736, durant laquelle « *Petit* » avait cueilli un bouquet de fleurs champêtres pour « *Maman* », et pris à cette occasion une leçon de botanique⁵, Rousseau écrit de cette dernière : « *c'est alors qu'elle eût été à sa place. L'occasion était belle (...); cela m'aurait gagné, et je serais peut-être aujourd'hui un grand botaniste* »⁶. Le décalage entre des événements biographiques liés, mais temporellement lointains, est explicité avec lucidité. Le désaccord entre amour présent pour la botanique et dédain antérieur ne peut être estompé que par ce travail autobiographique de retour sur soi. Ainsi la mémoire contribue-t-elle à unifier la vie du moi, reliant des occasions qu'un réel capricieux s'était plu à disjoindre. Reconnaître la place contingente et pourtant inéluctable qu'occupe la botanique dans son existence est alors pour Rousseau le fruit d'une mémoire heureuse qui rétablit (ou tente de rétablir) la suite logique et la cohérence affective d'une biographie menacée de chaos – ce dernier terme n'étant pas excessif pour désigner la situation subjective et objective de l'auteur du *Contrat Social* après 1762.

Dans la septième promenade des *Rêveries du promeneur solitaire* Rousseau écrit

3 L'épisode dit « de la pervenche » est, dans cette perspective, davantage qu'un lieu commun de manuel scolaire : c'est le symptôme particulier, dans la vie de Rousseau, d'une situation douloureuse plus générale. Cf. ROUSSEAU, *OC*, vol. I, *Les Confessions*, p. 226.

4 Cf. ROUSSEAU, *OC*, vol. I, *op. cit.*, p. 180.

5 Cf. ROUSSEAU, *OC*, vol. I, *op. cit.*, p. 245 : « *Maman s'amuse à herboriser parmi les broussailles et, avec les fleurs du bouquet que chemin faisant je lui avais ramassé, elle me fit remarquer dans leur structure mille choses curieuses qui m'amuserent beaucoup et qui devaient me donner du goût pour la botanique, mais le moment n'était pas venu* ». Nous soulignons.

6 Cf. ROUSSEAU, *OC*, vol. I, *op. cit.*, p. 180.

qu'aller herboriser lui « rappelle et [son] jeune âge et [ses] innocents plaisirs », « [l']en fait jouir derechef, et [le] rend heureux bien souvent encore au milieu du plus triste sort qu'ait subi jamais un mortel »⁷. La botanique conjuguée à la mémoire tend, sinon parvient, à résorber sans nostalgie excessive ce que le cours de l'existence n'a pas assez autorisé : une coïncidence entre soi et soi-même. Elle n'est donc pas tant un engouement inconstant qu'une possibilité précaire et inespérée de synthèse du moi. Somme toute, la botanique d'une part et l'œuvre de mémoire qu'elle occasionne d'autre part, opèrent de manière conjuguée et fugace, avec les différentes parties temporelles du moi, ce que la plante accomplit de façon heureuse pour ses différentes parties : une croissance par intussusception⁸. Une lecture attentive de la dernière œuvre de Rousseau suggère même qu'à ses yeux, la valeur de l'herbier est presque équivalente à celle des *Rêveries*. En effet, alors que la première promenade s'ouvre par la mention du doux redoublement de l'existence que l'écriture des *Rêveries* provoque⁹, la septième promenade affirme d'emblée que la pratique de l'herbier a déjà pris le relais d'une œuvre encore inachevée : « le recueil de mes longs rêves est à peine commencé, et déjà je sens qu'il touche à sa fin. Un autre amusement lui succède, m'absorbe, et m'ôte même le temps de rêver »¹⁰. Il y a donc non seulement conjonction, mais même concurrence entre l'écriture méditative et la pratique de la botanique : la seconde finirait, en dernier lieu, par supplanter la première¹¹. Les vertus égologiques de chacune seraient-elle équivalentes ?

2. Botanique et « plein calme des passions »

« Si l'étude des plantes me purge l'âme c'est assez pour moi, je ne veux point d'autre pharmacie » écrit Rousseau dans ses *Fragments de botanique*¹². Constant dans sa critique de l'herborisation d'apothicaire, Rousseau trouve en la botanique une tout autre thérapeutique : une cure des passions, une guérison de l'imagination. Deux lectures sont ici envisageables : soit la botanique est un moyen d'apaiser les passions, soit elle est une conséquence de leur apaisement.

En faveur d'une interprétation de la botanique comme moyen, il convient de noter que Rousseau paraît l'interpréter en ce sens : « c'est le moyen de ne laisser germer dans mon cœur aucun levain de vengeance ou de haine »¹³. Ressort d'un esprit accablé, la botanique est le *medium* par lequel le cœur peut s'élargir, ne pas succomber

7 Cf. ROUSSEAU, OC, vol. I, *Les Rêveries du Promeneur solitaire*, p. 1073.

8 Les « plantes », écrit Rousseau, dans son *Dictionnaire des termes d'usage en Botanique* (OC, vol. IV, p. 1239), sont des « corps organisés et vivants, qui se nourrissent et croissent par intussusception, et dont chaque partie possède en elle-même une vitalité isolée et indépendante des autres ».

9 Cf. ROUSSEAU, OC, vol. I, *Les Rêveries du Promeneur solitaire*, p. 1001 : « leur lecture me rappellera la douceur que je goûte à les écrire et, faisant renaître ainsi pour moi le temps passé, doublera pour ainsi dire mon existence ».

10 Cf. ROUSSEAU, OC, vol. I, *op. cit.*, p. 1060.

11 Sur la concurrence du livre et du végétal, cf. aussi la cinquième promenade : « Au lieu de ces tristes paperasses et de toute cette bouquinerie, j'emplissais ma chambre de fleurs et de foin, car j'étais alors dans ma première ferveur de botanique » (ROUSSEAU, OC, vol. I, *op. cit.*, p. 1042).

12 Cf. ROUSSEAU, OC, vol. IV, *Fragments de botanique*, fragment n°2, p. 1251.

13 Cf. ROUSSEAU, OC, vol. I, *Les Rêveries du Promeneur solitaire*, p. 1061.

au poids de ses malheurs. Pourtant, la notion de moyen au sens strict implique celle de fin, et une fin et un moyen ne sauraient être unis au hasard. L'idée de moyen comporte celle d'une volonté précise et d'une finalité calculée. Or il semble que la botanique fait irruption dans la vie de Rousseau plutôt qu'elle n'est choisie par lui. Au départ des années difficiles (les années 1760), la botanique émerge dans son existence sans avoir été convoquée. Un concours de circonstances la favorise. Il y a donc trop de volonté dans la notion de moyen au sens strict pour que l'on puisse souscrire à une interprétation de la botanique comme stratégie – c'est-à-dire plan anticipé, volontaire et calculé – de thérapie de l'âme. À vrai dire, Rousseau découvre un remède qu'il n'a pas cherché. N'est-ce pas d'ailleurs la condition pour qu'un tel remède soit efficace ? Le terme de « moyen », sous la plume de Rousseau, ne devrait donc pas être lu en un sens trop littéral : Rousseau constate le bien que lui procure une telle pratique, mais dans un premier temps il ne le comprend pas. Deux fondements textuels justifient cette minimisation du caractère *volontaire* de la botanique comme thérapeutique de l'âme :

- l'aveu de l'énigme que cet engouement constitue à ses propres yeux¹⁴ ;
- la comparaison de soi avec une machine au moment où Rousseau commence d'herboriser¹⁵. Qui dit machine, au XVIII^{ème} siècle, veut précisément signifier le contraire d'une volonté libre.

Si la botanique est bien un « moyen » d'apaiser les passions, elle n'est donc pas un moyen initialement recherché *en tant que tel*, désiré pour cette fin exclusive. La botanique ne s'administre pas comme une médecine. Qu'elle puisse délasser l'âme est une surprise pour Rousseau lui-même.

Peut-être faut-il envisager la botanique alors, non comme une simple vectrice d'apaisement qui conduit « *au plein calme des passions* »¹⁶, mais comme une conséquence de ce calme. Cette seconde interprétation, qui n'est sans doute pas exclusive de la première, est suggérée par la septième promenade : « *il ne faut qu'aimer le plaisir pour se livrer à des sensations si douces, et si cet effet n'a pas lieu sur tous ceux qui en sont frappés, c'est dans les uns faute de sensibilité naturelle et dans la plupart que leur esprit trop occupé d'autres idées ne se livre qu'à la dérobee aux objets qui frappent leurs sens* »¹⁷. Les objets qui divertissent du pur plaisir des sens, du jeu paisible d'une sensibilité naturellement réglée sont les passions exacerbées par la vie sociale. Pour que la contemplation botanique soit possible, il faut donc que les

14 Cf. ROUSSEAU, *OC*, vol. I, *op. cit.*, p. 1061 : « *Oui, sans doute, la raison me permet, me prescrit même, de me livrer à tout penchant qui m'attire, et que rien ne m'empêche de suivre ; mais elle ne m'apprend pas pourquoi ce penchant m'attire, et quel attrait je puis trouver à une vaine étude* ».

15 Cf. la lettre à Malesherbes du 11 novembre 1764 : « *c'est le véritable amusement d'un solitaire qui se promène et ne veut plus penser à rien. Il ne me vient jamais une idée vertueuse et utile que je ne voie à côté de moi la potence et l'échafaud : avec un Linnaeus dans la poche et du foin dans la tête j'espère qu'on ne me pendra pas* », reproduite dans la *Correspondance complète* de Rousseau éditée par R. A. Leigh (lettre 3638). De même, dans une lettre à « D. » du 7 février 1765 : « *la machine ambulante se montera donc cet été pour aller herboriser* » (lettre 3792). La formulation impersonnelle du verbe avive la désubjectivation que la métaphore machinique présuppose.

16 Cf. ROUSSEAU, *OC*, vol. I, *Les Rêveries du Promeneur solitaire*, p. 1069 – 1070. L'idée que la botanique est une propédeutique du plaisir de l'âme est également perceptible dans l'emploi du temps des journées au lac de Biemme (cf. *op. cit.*, p. 1042 sqq).

17 Cf. ROUSSEAU, *OC*, vol. I, *op. cit.*, p. 1063.

passions se soient tuées en partie. Elle est en ce sens une conséquence de ce silence¹⁸. Une telle perspective permet de porter un diagnostic plus optimiste sur les débuts d'herborisation de Rousseau pendant son exil : ce n'est pas la botanique qui le sauve, mais c'est parce qu'il retrouve un calme relatif que la botanique peut enfin trouver sa place et jouer son rôle thérapeutique. Le médicament ne vaudrait rien si le malade ne recouvrait la santé par lui-même. On mesure le succès incertain de la cure, dans les *Rêveries*, à l'autodérision dont l'auteur parvient à faire preuve : « *je me suis mis en devoir de transcrire ceux [les herbiers] qu'on m'a prêtés ; et, résolu de refaire un herbier plus riche que le premier [dont Rousseau s'était défait], en attendant que j'y mette toutes les plantes de la mer et des Alpes et de tous les arbres des Indes, je commence toujours à bon compte par le mouron, le cerfeuil, la bourrache et le séneçon* »¹⁹. Or qu'est cette autodérision légère, sinon la mise en œuvre volontaire d'une distance heureuse entre soi et soi-même, symptôme d'une restauration de l'unité du moi ?

Ainsi la pratique de la botanique est à la fois moyen et conséquence d'une thérapie imprévisible : la simplicité de la plante, son absence de sensibilité, son absence de mobilité – mais pas de mouvement – qui contraste avec les fuites et les exils humains, l'exemple qu'elle offre d'une « *sexualité sans conflit* »²⁰ – les plantes étant majoritairement hermaphrodites – enfin la notion d'asile que Rousseau associe au règne végétal²¹ sont autant d'éléments qui expliquent la prédilection naturaliste du solitaire de l'île de Saint-Pierre. Le silence des passions²² et la contemplation naturelle portée par la botanique vont de pair, dans un cercle vertueux : « *le goût de la solitude et de la contemplation naquit dans mon cœur avec les sentiments expansifs et tendres faits pour être son aliment. Le tumulte et le bruit les resserrent et les étouffent, le calme et la paix les raniment et les exaltent* »²³. Remède improbable à l'administration contingente, la pratique de la botanique offre à Rousseau une intuition nouvelle de sa propre unité, temporelle et morale. Cette unité retrouvée n'est pas un état mais un processus, qui entraîne une conséquence heureuse : la possibilité d'une expansion de soi.

18 Cf. ROUSSEAU, *OC*, vol. I, *op. cit.*, p. 1069 : « *Il y a dans cette oiseuse occupation un charme qu'on ne sent que dans le plein calme des passions mais qui suffit seul alors pour rendre la vie heureuse et douce* ».

19 Cf. ROUSSEAU, *OC*, vol. I, *op. cit.*, p. 1061.

20 Nous devons cette expression heureuse à Henry CHEYRON : cf. l'ensemble des articles qu'il a consacrés au végétal et à la botanique rousseauiste dans Raymond TROUSSON & Frédéric S. EIGELDINGER (dir.) (2006).

21 Cf. ROUSSEAU, *OC*, vol. I, *Les Confessions*, p. 638, à propos de l'île du lac de Biènnne : « *tel était l'asile que je m'étais ménagé* ».

22 Notons toutefois que la botanique peut se constituer en passion, ce qui laisse planer le doute sur la profondeur de ses vertus thérapeutiques : n'est-elle pas un simple substitut ? Cf. ROUSSEAU, *OC*, vol. I, *Les Rêveries du Promeneur solitaire*, p. 1042 : « *j'étais alors dans ma première ferveur de botanique, pour laquelle le docteur d'Ivernois m'avait inspiré un goût qui bientôt devint passion* » ; cf. également ROUSSEAU, *op. cit.*, p. 1069 : « *mais sitôt qu'on y mêle un motif d'intérêt ou de vanité, soit pour remplir des places ou pour faire des livres, sitôt qu'on ne veut apprendre que pour instruire, qu'on n'herborise que pour devenir auteur ou professeur, tout ce doux charme s'évanouit, on ne voit plus dans les plantes que des instruments de nos passions* ».

23 Cf. ROUSSEAU, *OC*, vol. I, *Les Rêveries du Promeneur solitaire*, p. 1099.

2. La pratique de la botanique promet une expansion universelle du moi.

1. La dialectique du détail et de l'ensemble

À la restauration du moi, dont la botanique participe, succède un mouvement d'expansion cosmique qui est une expression heureuse de la subjectivité et sa dissolution dans un ordre plus vaste. Ainsi, sur le plan ontologique, le moi n'apparaît pas comme une substance pourvue d'attributs, mais comme un mouvement d'accroissement et de fusion, qui s'oppose au rétrécissement imposé par les circonstances douloureuses de l'existence. Rousseau écrit : « *je sens des extases, des ravissements inexprimables à me fondre pour ainsi dire dans le système des êtres, à m'identifier avec la nature entière* »²⁴. Dans cette expansion du moi aux dimensions de la nature entière, la botanique joue un rôle propédeutique : sa minutie est le préambule de l'adéquation de l'âme individuelle à la totalité cosmique. Sa dimension microscopique n'est pas un obstacle, mais plutôt le point de départ d'un mouvement inéluctable. Autrement dit, les dimensions microscopiques et macroscopiques de l'expansion du moi dans la nature ne peuvent exister que l'une par l'autre. Le premier mouvement de l'esprit mène au détail et en jouit, le second quitte le détail pour conduire l'âme à reposer dans l'ensemble : « *après avoir parcouru en détail plusieurs autres plantes que je voyais encore en fleurs, et dont l'aspect et l'énumération qui m'était familière me donnait néanmoins toujours du plaisir, je quittai peu-à-peu ces menues observations pour me livrer à l'impression, non moins agréable, mais plus touchante que faisait sur moi l'ensemble de tout cela* »²⁵. Le plaisir de connaître le détail ne s'oppose pas à la jouissance paisible de l'ensemble : la botanique n'a de signification authentique que par son intégration dans une théorie plus large de la sensibilité. Une telle dialectique entre connaissance savante et « lâcher-prise » de la sensibilité naturellement réglée n'a pas un caractère d'évidence – Rousseau le note dans l'article « *Fleur* » de son *Dictionnaire de Botanique*²⁶. Mais il n'y a pas pour autant deux botaniques dans l'œuvre de Rousseau, l'une savante et l'autre à portée égologique. Il s'agit bien d'une seule et même science : le plaisir de connaissance, et même de reconnaissance²⁷, qu'elle procure est indissociable d'une contemplation extatique de la totalité. Lors du séjour au lac de Bienné relaté dans la cinquième promenade des *Rêveries*, ou lors de la promenade du 24 octobre 1776 à Charonne, rapportée dans la deuxième, le mouvement du moi est le même : il commence par une attention portée au détail, puis mène à une dilatation de la contemplation, pour se traduire dans une expansion, et presque une dissolution heureuse dans le système de la nature. La douceur du bonheur final est même inversement proportionnée au détail saisi par la

24 Cf. ROUSSEAU, *OC*, vol. I, *op. cit.*, p. 1065.

25 Cf. ROUSSEAU, *OC*, vol. I, *op. cit.*, p. 1003.

26 Cf. ROUSSEAU, *OC*, vol. IV, *Dictionnaire des termes d'usage en Botanique*, p. 1220 – 1221 : « *Écartons donc un moment les vives couleurs, les odeurs suaves, les formes élégantes, pour chercher premièrement à bien connaître l'être organisé qui les rassemble* ».

27 Sur la primauté de la reconnaissance sur la connaissance dans le plaisir botanique chez Rousseau, cf. les analyses de Jean-Marc DROUIN, dans DROUIN (2008), particulièrement p. 81 *sqq.*

connaissance botanique : la minutieuse entreprise qu'est le projet d'établir une *flora petrinsularis*²⁸ se transforme au fil de la journée en une expansion du moi véritablement cosmique.

Cette dialectique bénéfique du détail et de l'ensemble se double d'un jeu chronologique : au caractère discontinu de la connaissance botanique, qui par nature doit se concentrer sur des parties singulières du réel et porter sur lui un regard morcelant, se surimpose peu à peu une continuité temporelle forte du sujet. L'inclusion d'une mention temporelle dans la présentation de soi est ainsi notable sous la plume de Rousseau puisqu'elle marque la défaite de la métaphore machinique au profit d'une sensibilité réconciliée avec elle-même : « *pour m'affecter de peines durables, il faudrait que l'impression se renouvelât à chaque instant. Car les intervalles quelques courts qu'ils soient, suffisent pour me rendre à moi-même* »²⁹. Rousseau, ici, présente moins son moi comme une substance, même plastique, que comme un processus temporel continu ; par ailleurs l'optimisme moral désormais affiché contraste avec l'état d'accablement antérieur³⁰. Si une telle sérénité est atteinte, c'est grâce à la médiation du contact avec la nature, dont la botanique constitue un maillon essentiel. Le passage par la dimension microscopique du réel va jusqu'à permettre une sortie fugace du moi hors du temps. À propos de son séjour à l'île de Saint-Pierre, Rousseau écrit : « *il est un état où l'âme trouve une assiette assez solide pour s'y reposer tout entière et rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeler le passé ni d'enjamber sur l'avenir ; où le temps ne soit rien pour elle, où le présent dure toujours sans néanmoins marquer sa durée et sans aucune trace de succession* »³¹. Ainsi la considération segmentée du réel que la botanique impose conduit indirectement à une homogénéisation du moi telle que ce dernier est soustrait au flux temporel. Le moi décrit en dernier lieu touche ainsi à une éternité paisible, n'étant plus composé de parties temporelles contiguës ou disjointes : il est rendu à soi, sans reste, pour se dissoudre en contemplation extatique. Même la mémoire, artifice transitoire, est explicitement abolie³². Le présent coïncide avec une éternité heureuse. L'amour de la botanique n'est donc pas pour Rousseau une propriété contingente de son être, mais le point de départ d'un processus temporel d'expansion du moi, qui va jusqu'à sa propre dissolution, uchronique et heureuse, par identification à la totalité naturelle. Une telle identification du moi au *cosmos* ne va cependant pas de soi.

2. L'herbier et la poétique de la liste

Première difficulté, il convient de distinguer système et esprit de système. Autant est blâmé par Rousseau l'esprit de système qui, par son abstraction, confond

28 Cf. ROUSSEAU, *OC*, vol. I, *Les Rêveries du Promeneur solitaire*, p. 1042 – 1043 : « *En conséquence de ce beau projet, tous les matins après le déjeuner, que nous faisons tous ensemble, j'allais une loupe à la main et mon Systema naturae sous le bras, visiter un canton de l'île que j'avais pour cet effet divisée en petits carrés dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque saison* ».

29 Cf. ROUSSEAU, *OC*, vol. I, *op. cit.*, p. 1084.

30 Cf. la note n°15 ci-dessus.

31 Cf. ROUSSEAU, *OC*, vol. I, *op. cit.*, p. 1046.

32 Rousseau précise : « *sans avoir besoin de rappeler le passé* ». Cf. note n°31.

l'imagination et la preuve, autant la notion même de système n'est pas emportée par cette critique. Car Linné, dont Rousseau se fait l'apologète³³, procède par système. Si un tel procédé est légitime, c'est parce que l'ordre végétal est organisé de façon systématique. Mais de quelle systématisme s'agit-il ? Non pas d'un ordre hypothético-déductif, mais de régularités contingentes, que l'on nomme « familles », par exemple les labiées décrites par Rousseau dans la quatrième lettre à Madame Delessert, du 19 juin 1772³⁴. Ainsi la nécessité du système végétal est souple : les régularités qui s'y trouvent doivent être observées pour être comprises, et les exceptions foisonnent. Tel est donc le système de la nature : non-apodictique et immunisé, semble-t-il, contre l'esprit de système. À l'aune de cette distinction, on comprend mieux que Rousseau puisse écrire qu'« *il se perd avec une délicieuse ivresse dans l'immensité de ce beau système avec lequel il se sent identifié* »³⁵. Identification pour laquelle une connaissance systématique est indispensable : « *cette variété prodigieuse qui règne dans leur organisation [des végétaux] ne transporte que ceux qui ont déjà quelque idée du système végétal. Les autres n'ont à l'aspect de tous ces trésors de la nature qu'une admiration stupide et monotone. Il ne voient rien en détail, parce qu'ils ne savent pas même ce qu'il faut regarder, et ils ne voient pas non plus l'ensemble, parce qu'ils n'ont aucune idée de cette chaîne de rapports et de combinaisons qui accable de ses merveilles l'esprit de l'observateur* »³⁶. C'est dire l'importance de la notion de système, contre l'esprit de système. Car le système végétal, par sa prodigieuse diversité et le nombre de ses exceptions, ne contribue-t-il pas à guérir nos tendances dogmatiques ? Système et sujet, ici, ne s'opposent pas.

Seconde difficulté, dans sa « *liste des notions corrélées à l'idée de liste* »³⁷, Bernard Sève ne mentionne pas l'herbier. Toutefois l'herbier pourrait relever de la liste. Par son élaboration : il nécessite le recours à des listes primaires pour être ensuite produit comme livre. Par sa rhétorique : comme la liste, il pratique « *l'accumulation, le dénombrement, la description, l'énumération* »³⁸. Par son objet : comme la liste, il satisfait un désir de complétude. Enfin par la fragmentation qu'il impose au réel. Mais il n'est pas composé que de mots, et présente des traits relevant plus de l'inventaire ou du catalogue que de la liste. L'herbier – comme le livre taxinomique linnéen – n'est donc pas une liste *stricto sensu* : il aurait plutôt une « *allure de liste* »³⁹. Jusqu'à quel point une telle caractérisation est-elle tenable ? Rousseau affirme le plaisir éprouvé à reconnaître les plantes par leurs noms *après* les

33 Une apologie qui n'est pas sans nuances : cf. les analyses de J.-M. DROUIN, *op. cit.*

34 Cf. ROUSSEAU, *OC*, vol. IV, *Lettres sur la botanique*, p. 1067 *sqq.*

35 Cf. ROUSSEAU, *OC*, vol. I, *op. cit.*, p. 1062 – 1063.

36 Cf. ROUSSEAU, *OC*, vol. I, *Les Confessions*, p. 641.

37 Cf. Bernard SÈVE (2010), p. 12 – 13. Notons que si l'herbier n'est pas envisagé par B. Sève comme une liste, il est toutefois cité par l'auteur, en raison de ses *effets*, en parallèle à Linné pour la science et Pérec pour la littérature (*op. cit.*, p. 67). Mais l'herbier rousseauiste a aussi une fonction égologique et poétique irréductible à son usage scientifique.

38 Cf. *op. cit.*, p. 10.

39 Cf. *op. cit.*, p. 66 : « *il y a allure de liste quand nous sommes face à quelque chose qui, sans être une liste, offre une saveur de liste, a un air de liste, éveille dans notre esprit l'idée d'une liste possible – et provoque donc, à l'occasion, le genre d'effet que suscitent les listes, de l'ennui à la jubilation* ».

avoir appris chez Linné, c'est-à-dire à proférer des mots dont il n'est pas l'auteur⁴⁰. Ce plaisir de la répétition s'explique peut-être parce que le *Systema Naturae* de Linné, ainsi que les herbiers que Rousseau manipule, sont des textes « dont l'auteur ou le producteur s'est retiré »⁴¹. L'assimilation du livre taxinomique ou de l'herbier à un objet qui aurait allure de liste semble donc légitime : l'herbier ou le *Systema Naturae* ne visent pas la subjectivité d'un lecteur mais l'objectivité du réel. Toutefois, par ce retrait de l'auteur, la possibilité d'une réappropriation du langage par le lecteur n'est-elle pas ouverte ? Nommer les êtres à partir des ouvrages de Linné ou d'herbiers qu'on lui prête constitue pour Rousseau un lent processus de subjectivation par appropriation des mots. Ce processus de nomination est le point de départ d'une reconstitution égologique. C'est là toute l'originalité de l'usage rousseauiste des herbiers et de la taxinomie linnéenne : une augmentation de soi. Le processus de subjectivation que nous rencontrons ici nous éloigne peu à peu du caractère impersonnel et fragmenté des éléments à allure de liste. D'autant que Bernard Sève écrit également, à propos de ces éléments, qu'au lieu « d'être pris dans une relation vivante les uns avec les autres, chacun de ces objets semble brusquement se recroqueviller dans son nom »⁴². Or le recroquevillement, qui concerne dans l'herbier les fleurs séchées, n'est-il pas pour Rousseau une menace à conjurer ? C'est la troisième difficulté de la notion d'expansion de soi que nous rencontrons à présent.

En effet, la concurrence de l'écriture des *Rêveries du Promeneur solitaire* et de la pratique de la botanique⁴³ laisse penser que le « registre fidèle »⁴⁴ que Rousseau appelle de ses vœux pour dire « ces heures de solitude et de médiation [qui] sont les seules de la journée où [il est] pleinement [lui] et [à lui] sans diversion »⁴⁵, est aussi bien constitué des *Rêveries* que des herbiers. La fonction de mémoire scientifique de l'herbier⁴⁶, se double d'une fonction mémorative plus générale : « maintenant que je ne peux plus courir ces heureuses contrées je n'ai qu'à ouvrir mon herbier et bientôt il m'y transporte »⁴⁷. De même que Rousseau naturaliste vivait une progressive identification de son être au système de la nature qu'il commençait par étudier avec minutie, de même l'élargissement du moi se fait désormais par le truchement du livre : l'herbier est ici un instrument de subjectivation. Cette dimension heureuse de la relation au livre végétal qu'est l'herbier est dialectique : alors que l'herbier permet en promenade, par la concentration qu'il exige, un oubli du monde, il autorise à présent une réminiscence heureuse de ces mêmes promenades. À tel point que Rousseau lui-même – et la difficulté est là – dans sa promenade à Charonne, s'identifie non plus au système de la nature mais, très explicitement, et non sans dérision, aux fleurs séchées et recroquevillées du livre : « je me voyais au déclin d'une vie innocente et infortunée,

40 Cf. DROUIN (2008) et ci-dessus la note n°27.

41 Cf. SÈVE (2010), p. 88.

42 *Ibid.*

43 Cf. ci-dessus I, 1 et note n°11.

44 Cf. ROUSSEAU, OC, vol. I, *Les Rêveries du Promeneur solitaire*, p. 1061.

45 Cf. ROUSSEAU, OC, vol. I, *op. cit.*, p. 1002.

46 Cf. ROUSSEAU, OC, vol. IV, *Lettres sur la botanique*, p. 1191 : « Pour bien reconnaître une plante, il faut la voir sur pied. Les herbiers servent de mémoratifs pour celles qu'on a déjà connues ; mais ils font mal connaître celles qu'on n'a pas vues auparavant ».

47 Cf. ROUSSEAU, OC, vol. I, *Les Rêveries du Promeneur solitaire*, p. 1073.

l'âme encore pleine de sentiments vivaces et l'esprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la tristesse et desséchées par les ennuis »⁴⁸. Le sujet tend à devenir l'objet : il y a porosité du moi et de l'herbier. Instrument de subjectivation, le livre végétal est *aussi* un dérisoire miroir de soi. Saurait-on mieux dire, pour conclure, l'ambiguïté de la relation entre la botanique et le moi rousseauiste ?

Bibliographie indicative :

BENSAUDE-VINCENT B. & BERNARDI B. (dir.) (2003), *Rousseau et les Sciences*, Paris, L'Harmattan

DROUIN J.-M. (2008), *L'Herbier des Philosophes*, Paris, Seuil

DUCOURTHIAL G. (2009), *La Botanique selon Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Belin

MIRODATOS Y. (dir.) (2012), *Jean-Jacques Rousseau, le sentiment et la pensée*, Grenoble, Glénat

ROUSSEAU J.-J. (1712 – 1778), *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 5 vol. (1959 – 1995) ; particulièrement le volume IV regroupant les textes botaniques, sous la direction de B. Gagnebin et M. Raymond (1969)

ROUSSEAU J.-J. (1822), *La Botanique de Rousseau avec des planches de P.-J. Redouté*, réédition 2012, avec un avant-propos de J. Starobinski et des introductions de A. Grosrichard et J.-M. Drouin, Paris & Coligny, Presses Universitaires de France & Fondation Martin Bodmer, collection Sources

SÈVE B. (2010), *De haut en bas : philosophie des listes*, Paris Seuil

TROUSSON R. & EIGELDINGER F. S. (dir.) (2006), *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Champion

48 Cf. ROUSSEAU, *OC*, vol. I, *op. cit.*, p. 1004.